



TOUS POUR CHACUN, CHACUN POUR TOUS

LA

SOLIDARITÉ

JOURNAL DES PRINCIPES

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, sous la direction de CH. FAUVETY.Pour tous les envois, s'adresser à M. RAISANT, à la *Librairie des sciences sociales*, rue des Saints-Pères, 13.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 5 francs. — Départements, 6 francs. — Étranger, 7 francs.

SOMMAIRE :

Bulletin du mouvement philosophique et religieux : *La situation morale. — L'esprit du moyen âge et l'esprit moderne. — Une thèse matérialiste à l'École de médecine de Paris. — Discours de réception de M. Jules Favre à l'Académie française. — Conférences de M. Chavée. — La religion et la politique de la Société moderne par Herrensneider, par le Dr Landur. — Correspondance. — Le christianisme progressif. — Bulletin bibliographique.*

AVIS. — *Les Bureaux du Journal sont transférés à la librairie des Sciences sociales, rue des Saints-Pères, 13. — Nous rappelons, à cette occasion, aux personnes en retard pour le paiement de la deuxième année de vouloir bien en acquitter le montant dans le plus bref délai.*

BULLETIN

DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

La situation morale.

Le gâchis va sans cesse augmentant. Où s'arrêtera-t-il? Ce n'est pas seulement en politique qu'on ne s'entend plus; ce n'est plus seulement en économie sociale, c'est aussi en morale et en religion, de sorte que le trouble s'étend à toutes les sphères de l'activité humaine, qu'il a envahi tout le domaine de la conscience, et que la civilisation elle-même est en cause.

Non pas que l'ordre matériel soit en danger. Il y a aujourd'hui dans la société trop d'éléments acquis et trop d'intérêts à conserver pour que l'ordre matériel puisse y être sérieusement troublé. Mais l'ordre matériel ne prouve rien. Il peut persister longtemps alors que le principe même de la vie sociale est atteint et que la corruption dissout lentement l'organisme. L'ordre régnait

à Rome sous les Césars, tandis que la civilisation romaine allait tous les jours s'écroulant, non sous l'effort des barbares, mais sous le poids de ses propres vices.

En sommes-nous là?

Non, car le salut dépend encore de nous; mais si notre génération faillit à la tâche, qui sait si pour nos fils il sera encore temps!

Notre société parviendra-t-elle à éliminer de son sein les éléments morbides qui menacent de devenir pour elle des germes de dissolution et de mort?

Nous l'espérons, mais il y faut le point d'appui des principes éternels, le concours d'une science vraiment positive, et la perspective d'un idéal nouveau.

Ce sont là les conditions du salut social, parce que ce sont là pour les individus les moyens d'une véritable renaissance. Une société ne peut être que le produit des êtres sociaux qui la constituent, et comme la résultante de leur état physique, intellectuel et moral. Si vous voulez une transformation sociale, faites d'abord l'homme nouveau.

* *

Dès avant 1848, nous étions de ceux qui pensaient que la question politique ne pouvait se résoudre *indépendamment* de la question sociale: aussi fondions-nous en octobre 1847 (1) le

(1) Avec Jules Viard, mort il y a deux ans.

est nécessairement conforme à leur *intérêt*, lequel intérêt ne peut être que le *progrès* d'eux-mêmes et des autres. Pour l'homme placé à ce point de vue, les idées de bon plaisir, intérêt, devoir, vertu, etc., rentrent les unes dans les autres. C'est de ce point de vue qu'a été écrit un ouvrage intitulé *Recherche des principes du savoir et de l'action*, dans lequel j'ai exposé plus hardiment, je crois, une doctrine très-analogue à celle de M. Herrensneider.

Il y a pourtant un point important que je dois mettre en suspicion dans la doctrine de M. Herrensneider. Il attribue assez d'importance à la notion du *bonheur* pour en faire l'un des buts généraux de l'être raisonnable. Je crois voir en cela l'effet d'une confusion dans les idées. Le bonheur me paraît être une chose toute négative, qui ne peut être l'objet d'une poursuite intelligente. C'est là une grande question que je ne suis pas encore en mesure de traiter d'une manière qui me satisfasse et sur laquelle je me propose de revenir.

D^r LANDUR.

« Tout ce qui tient à l'humanité est pour nous une affaire de famille. Tu es homme, et tout ce qui est hors de toi est comme une branche du même arbre, un membre du même corps. O homme ! réjouis-toi d'exister, et apprends à supporter tout ce que Dieu supporte. L'existence d'un homme ne peut rendre celle d'un autre superflue, et nul homme ne peut remplacer un autre homme. » (LAVATER.)

CORRESPONDANCE

Mon cher Fauvety,

Comme je suis arrivé à un moment de la vie où on peut disparaître sans avoir le temps de se serrer la main, je viens vous prier d'accueillir dans *la Solidarité* le résumé de mes convictions. Je regarde une telle confession dernière et publique comme un devoir. C'en devrait être un pour tous ceux qui pensent. Cela serait d'autant plus nécessaire de nos jours, qu'après avoir rompu avec ce passé qui nous rattachait comme des ombres à un maître absolu, nous devons aujourd'hui nous éclairer mutuellement pour que chacun puisse se guider plus librement dans ce grand océan de la vie.

Comme vous le verrez, cette confession ne m'est point pénible. Plein de conviction dans la persistance de l'être et de la continuité de ses rapports avec tout ce qu'il a pu aimer et prati-

quer dès ici-bas, je ne redoute pas que nos principes de liberté, d'égalité, de solidarité et d'universalité pour chacun et pour tous soient bien inquiétants pour notre avenir. J'en doute si peu, que je vous charge, s'il me restait quelque chose à ma mort, de le recueillir et de le consacrer dès à présent à la réalisation de ces principes sur cette terre. Je vous serre la main fraternellement.

A. R.

MON IDÉAL RELIGIEUX

Principe, loi et idéal de l'être.

Le propre de l'être c'est de se distinguer.

Si rien ne se distinguait, rien n'existerait ou tout se perdrait dans une masse uniforme et confuse où aucun mouvement, vie, spontanéité, ne pourrait se concevoir.

Fabriqués par des forces ou par un Dieu quelconque, nous n'en serions pas plus libres : ombres, prolongements ou ressorts de ce producteur, nous ne serions que des instruments dans sa main, qu'il pourrait briser et anéantir selon son caprice.

La qualité d'être implique donc un principe propre, particulier, différant de tout ce qui n'est pas lui et qui, par conséquent, irréductible, insécable dans son essence, ne peut jamais se perdre ou se créer en tant que principe.

Donc tout ce qui est s'appartient foncièrement, se distingue de tout le reste, suivant son degré de lumière, et par conséquent ne peut jamais se confondre avec ce qui n'est pas lui.

L'Être peut alterner d'un milieu et d'une forme à une autre, passer de l'obscurité à la lumière et du sommeil à la veille : toujours, dans ses grandes comme dans ses petites transformations, il dit, sous une forme ou une autre : *Je suis Moi et non pas un autre.*

L'atome lui-même, dans ses rapports, ses combinaisons avec d'autres principes, se distingue par ses propriétés propres et, soit qu'il s'épanouisse ou se condense, se retrouve avec ses caractères particuliers.

Étincelle ou lumière en nous-mêmes, le principe de l'individualité se distingue non-seulement de ce qui l'entoure à distance, mais aussi de tous les autres principes qui l'enveloppent comme atmosphère ou corporéité.

Organisme invisible, il s'entoure de ces principes devenus tangibles par leur agglomération, et il s'en fait une forme visible qui correspond toujours à sa forme invisible, l'une agissant toujours sur l'autre.

Aspirant et irradiant l'une vers l'autre, ces deux formes, en bien ou en mal, se communiquent ce qu'elles sont : éclairées ou obscures, elles se communiquent la lumière ou les ténèbres ; harmoniques ou troublées, c'est la santé ou la souffrance ; comprimées ou circulant librement, c'est la révolte ou le mouvement et la vie.

À l'extérieur, l'être vis-à-vis de son objectif se conduit d'après la même loi. Borné comme lumière, affection et sensibilité, il se borne également comme extérieur et ne reçoit que proportionnellement à ce qu'il donne.

Ses semblables faisant comme lui et ne voyant qu'eux-mêmes dans cette limite, ils se bornent également l'un par l'autre, se repoussent pour être plus libres et n'hésitent pas à sacrifier leur voisin si cela peut les satisfaire. C'est la morale du sauvage ou l'indépendance dans les rapports.

Qu'au contraire, cette lumière, cette affection et cette sensibilité s'étendent plus loin; qu'elles nous relient comme des membres nécessaires et ne pouvant grandir, être heureux que l'un par l'autre, aussitôt surgissent un intérêt, une loi, une protection commune, qui font que tous se développent par chacun, et chacun par tous: c'est l'idéal social.

Alors, libres, égaux et unis pour grandir l'un par l'autre, tous circulent librement dans l'ensemble, reçoivent et donnent proportionnellement à ce qu'ils font, et aussi le fait commun, la terre, l'organisme de tous, par leurs réserves, se développent conjointement aux individus.

Enfin, que leur esprit, leur sentiment, leur puissance s'étendent encore plus loin; qu'ils voient leur monde uni aux autres pour échanger et se féconder mutuellement, et, aspirant, irradiant pour tout embrasser, tout atteindre, ils comprendront alors que l'idéal, le caractère divin chez l'homme, est de tout relier, éclairer, féconder avec puissance, pour tout élever jusqu'à lui.

Mais, aussi plus éclairés, ils comprendront également que le mouvement et la vie se maintenant, par un fait d'oscillation, entre deux pôles dont l'un nous condense et nous fortifie, et dont l'autre nous épanouit et nous universalise, nous alternons par cela même, comme ici-bas, de la vie particulière à la vie générale, du repos à la veille, du demi-jour à la grande lumière, et cela avec les formes et les rapports qui répondent à nos tendances.

C'est du moins là mon idéal religieux.

A. RAISANT.

Le christianisme progressif.

Tout système clos, toute religion murée, sont destinés à périr. Il y a de cela une grande raison, c'est que rien ne peut exister isolément, et que la transformation est la loi même de la vie. Au milieu de cette solidarité universelle, et de ce devenir perpétuel qui s'impose à tout ce qui est, l'isolement et l'immobilité sont impossibles.

Les hommes commencent à comprendre cette grande vérité: de nos jours on en fait l'application aux formes politiques, et les États ont cessé de chercher la paix et la prospérité dans la séparation, dans l'isolement.

Cependant ce qu'on accepte assez généralement pour les États, on s'obstine à le refuser pour les formes religieuses. Les religions révélées sont exclusives: c'est toujours le domaine de l'absolu. Là règnent le séparatisme avec toutes ses intolérances, et la routine avec tous ses aveuglements. Allez donc parler de rapports spirituels entre les sectes et les Églises, comme

on parle de relations commerciales entre les nations et les races! Allez donc parler de progrès à accomplir au sein de telle ou telle religion, en vue d'un idéal plus élevé et plus compréhensif! Allez donc parler d'une religion une et diverse, assez large pour unir, pour relier tous les membres de la famille humaine; d'une religion toujours progressive, qui marche avec l'esprit humain et réponde constamment à l'état des âmes se manifestant librement, spontanément, par toutes les formes de l'art!...

Est-il possible de réaliser un christianisme progressif? Les protestants libéraux le croient et nous le prouvent en marchant. Ils viennent de fonder une grande chose. Ils ont ouvert dans un grenier le temple de la libre conscience! Là, point de salaire d'État, point de sacerdoce, point de symbole de foi, mais des hommes qui se réunissent pour prier ensemble et écouter la parole de l'un d'eux.

Nous avons eu l'heureuse chance d'y entendre, le dimanche 24 avril, un grand, un puissant orateur, M. le pasteur Pellissier, de Bordeaux. Quelques phrases que nous avons retenues pourront donner une idée de son christianisme:

« Oui, nous voulons la vérité avant tout. Mais, prenez garde, nous dit-on, vous risquez de rencontrer quelque opposition à la vérité dans le christianisme même. Eh bien! nous disons: Périssent, s'il le faut, le christianisme plutôt que la vérité! Mais nous n'avons pas cela à craindre: le christianisme ne réside pas dans tel ou tel dogme, il est la religion du cœur et la vie même de la conscience... »

« Jésus est une grande conscience parmi les consciences humaines... »

« Le Jésus auquel je crois, c'est l'initiateur, le héros de l'humanité!... »

« J'ai besoin de Dieu pour ma raison, mais d'un Dieu qui la satisfasse. Le Dieu anthropomorphe me fait mal. Je ne veux pas m'arrêter devant le Dieu de l'Ancien Testament. Il me faut un Dieu plus haut, plus grand; il me faut l'idéal de toute bonté, de toute justice et de toute perfection. L'idéal, c'est Dieu! mais ne le dépouillons pas de sa personnalité; la personnalité est la plus haute expression de la vie. Comment l'Être par excellence pourrait-il en être privé?..... »

« Oui, je crois en Dieu! en un Dieu personnel. Et j'ai un autre faible: je suis spiritualiste. Je crois à l'immortalité de mon âme. Et je n'éprouve pas le besoin de soulever le grand voile qui me sépare de la mort. Devant tant d'ombre, j'affirme la lumière, parce que je crois au Dieu de justice, à l'amour du père pour ses enfants. Je crois à l'amour plus fort que la mort, à la conscience plus forte encore que l'amour, et, tranquille sur cette personnalité qui sera ce qu'elle pourra être, ce qu'elle aura mérité de